

Une brève enquête sur les machines à vapeur de Martinique

Pierre FLUCK

Nous nous sommes rendus en Martinique (janvier/février 2020) aux fins de conduire une mission centrée sur les itinéraires d'Alfred Lacroix sur le volcan de la Montagne Pelée. L'illustre fondateur de la volcanologie moderne y séjourna 7 mois durant les éruptions de 1902 et 1903, et en vue de la préparation de la mission, nous avons transcrit l'intégrale des carnets de terrain du savant conservés aux archives de l'Académie des Sciences. L'objectif était de rechercher l'adéquation entre ces « impressions de terrain » et le « produit-fini » de la recherche matérialisé par le gros livre « La Montagne Pelée et ses éruptions » (Masson, 1904), en quelque sorte de mieux comprendre comment la recherche se construit.

Une autre thématique de la mission était centrée sur le concept d'Anthropocène, qu'illustrent de façon particulièrement claire les sites d'occupation humaine livrés à l'action de la nature, telle la ville de Saint-Pierre partiellement engloutie sous les dépôts des nuées ardentes. Nous observons en de tels lieux (comme à Santorin ou à Pompéi), cachetées par les dépôts naturels, les unités stratigraphiques de l'Anthropocène, fabriquées par l'Homme, au sens où l'entendent les archéologues. Cette identification « stratigraphique » peut être généralisée à sa signification géologique si tant est que l'on accepte de rapprocher les paradigmes des sciences de l'Homme et de la société, et de celles de la Nature¹. Pour l'étude de St-Pierre, nous avons épluché les principaux résultats des fouilles archéologiques concernant la cité détruite.

La troisième thématique de la mission se voulait aborder une vue d'ensemble sur le patrimoine industriel de l'île, et la pratique de l'archéologie industrielle. Les résultats sont assez édifiants.

Les principales activités économiques de la Martinique ont été – et sont encore en grande partie – la production de sucre de canne dans des sucreries, et celle de rhum dans des distilleries². Elles ressortissent du domaine des agro-industries, pratiqués – hors les « usines centrales » apparues au milieu du XIX^e siècle – dans des colonies industrielles appelées *habitations*³, qui comprennent les terres cultivables, l'usine de transformation et ses annexes, la maison de maître et le village des travailleurs (avant 1848, les cases des esclaves). La mécanisation – notamment pour le broyage des cannes – est survenue tôt dans l'histoire ; les moulins à bêtes furent progressivement remplacés par des installations hydrauliques (ou des moulins à vent) et des machines à vapeur.

Nous nous sommes spécialement intéressés à ce dernier type d'objet, d'un point de vue patrimonial plus que de celui s'inscrivant dans l'histoire des techniques. Étendue comme un tiers seulement du département du Haut-Rhin, l'île peut être considérée – au même titre que d'autres îles des Caraïbes, Marie-Galante, la Guadeloupe ou les Îles Vierges – comme un véritable conservatoire de cet emblème de la révolution industrielle. Nous avons « épluché » les notices disponibles sur le net et dans le centre de documentation du Service Régional de l'Archéologie Martinique, attentifs en particulier aux opérations qui s'inscrivent dans le domaine de l'archéologie industrielle. Nous n'avons pas trouvé d'étude d'ensemble⁴, et les nombreuses documentations produites par les distilleries

¹ Voir FLUCK P., « La signature stratigraphique de l'Anthropocène »

² Hors les carrières, fours à chaux... chocolateries etc.

³ M. LEONARD « Le patrimoine technique de l'industrie sucrière à la Martinique », donne le nombre de 427 habitations pour 1880.

⁴ Le meilleur travail est un cahier dactylographié « *Essai de datation des machines à vapeur et de leurs annexes aux Antilles françaises en archéologie industrielle* » de D. et H. PARISIS, non daté

n'accordent qu'une place anecdotique au machinisme, peu ou mal étudié. Celle-ci vient comme en contraste par rapport à la fierté de ces établissements à en conserver et en exposer les mécaniques, sans vraiment se soucier de leur histoire, sauf exceptions.

Nous avons pu voir (le terme *étudier* serait abusif, au vu du peu de temps que nous avons à y consacrer) et photographier une bonne vingtaine de machines à vapeur, sur une population que nous pourrions estimer à près du double, en croisant les données de la documentation aisément disponible. La plus ancienne est une machine verticale dont le volant comme le balancier comportent l'indication moulée dans la fonte « Phoenix Foundry Liverpool » ; la machine surmonte sa propre chaudière. Ce monument comporte le millésime 1814, ce qui en fait la plus ancienne machine de Watt à double effet conservée connue en France. Elle se trouve implantée dans l'emprise actuelle du Club Méditerranée de Ste-Anne, dans une sorte de presqu'île autrefois vouée à la culture de la canne. Sans doute a-t-elle été déplacée (par exemple le volant légèrement enterré n'est plus dans sa position d'origine par rapport à la machine) depuis l'usine d'une habitation de la place. Il est étonnant de constater que les vacanciers du lieu ne se questionnent pas davantage à propos de cet objet !

Une seconde machine du même type, de quelques années plus tardive, constitue la pièce maîtresse de l'extraordinaire collection de machines déployée autour de la distillerie St-James à Ste-Marie. Le millésime est peu lisible sous la peinture, peut-être 1816 ou 1818. La chaudière est allongée d'un bon tiers par rapport à la machine de Ste-Anne, et le volant beaucoup plus petit. L'esthétique de la construction est cependant rigoureusement la même, en particulier les colonnes toscanes qui soutiennent l'entablement du balancier.

Ce même établissement de Ste-Marie offre également la troisième plus ancienne machine à vapeur conservée dans l'île, une machine oscillante Kientzy de 1846 (le fabricant parisien obtint en 1844 une médaille de bronze à l'exposition des produits de l'industrie française) ; cette machine proviendrait de l'habitation Grand'Case à St-Esprit⁵. Son châssis en fonte est un chef d'œuvre.

L'environnement de la distillerie St-James expose une fabuleuse concentration de machines. La plus monumentale est une grosse machine horizontale Farrel (un constructeur irlandais) longue de 12,50 m et possédant un volant de 6 m de diamètre. On y voit aussi parmi bien d'autres une massive « Fives » de Lille de 1925.

Au François, l'habitation Clément – haut lieu du tourisme – héberge avec fierté plusieurs machines à vapeur, dont une grande Crépelle & Cie, la célèbre marque lilloise fondée à la fin du XIXe siècle, ou encore une machine à deux volants presque jumeaux Marshall (le constructeur du Lincolnshire). Encore au François, la distillerie Simon possède une Fives de 1934 qui servit d'abord à l'usine Vivé (fréquentée bien avant par l'illustre Alfred Lacroix !), avant d'être installée en ce lieu après un détour par la Guadeloupe ; on y voit également une petite machine-pilon verticale (la plaque du fabricant est illisible). Sur l'île, la machine à vapeur de la toute dernière génération est une Cail (prolongement de l'entreprise Fives) de 1949 de la distillerie « La Maunie » à Rivière-Pilote.

Certaines machines ne sont pas du tout mises en valeur, telle cette « Flécher » (un fabricant de Londres) de la charnière XIXe-XXe s. dans les ruines de l'habitation Dizac, au Diamant, engloutie par les broussailles.

Mais l'un des sites les plus curieux du patrimoine industriel de la Martinique est sans conteste l'habitation « Anse Latouche », au Carbet : la reconversion du site l'a transformé – cela sort de

⁵ PARISIS D. et H., *op. cit.*

l'ordinaire – en zoo (2014). La réussite est totale. La machine à vapeur, une Gilain de St-Quentin⁶, y côtoie la roue hydraulique de l'usine, rare juxtaposition visuelle des énergies du feu et le l'eau.

De telles roues hydrauliques géantes, de 9 à 10 mètres de diamètre, n'étaient du reste pas rares dans l'île. Telles ces deux roues de marque Fletcher (London & Derby) du second XIX^e siècle rigoureusement semblables, l'une exposée à la distillerie St-James, l'autre toujours dans sa « position de vie » à l'habitation Beauséjour à Grand'Rivière, des monuments patrimoniaux.

La recherche documentaire à la DRAC Martinique a été l'occasion d'une mise au point sur les actions d'archéologie industrielle. Comparativement aux opérations conduites en métropole, elles se sont montrées particulièrement fécondes sur l'île, y compris pour la fouille en excavation ou, plus généralement, la pratique des sondages. Au plan de l'historiographie, plusieurs articles dans la revue 1981 de *Monuments Historiques* marquent un départ. On nous pardonnera l'énumération chronologique qui suit, elle permet néanmoins une analyse de l'évolution des centres d'intérêt.

De 1984 à 1989, le moulin à bêtes et la sucrerie de Val d'Or, à Ste-Anne, font ainsi l'objet d'opérations en partie en excavation (reprises plus tard en 2006 et 2012). Un catalogue d'exposition en 1987 procure une bonne mise au point des connaissances d'alors (M. Mousnier et D. Bégot). De 1988 à 1993, des fouilles « ressuscitent » les installations de la mythique habitation de Fond St-Jacques à Ste-Marie (celle du père Labat), mettant au jour des objets comme les socles des machines à vapeur ou les loges des chaudières (celles pour la cristallisation du sucre, pas celles de production de vapeur). Les fours à chaux font l'objet de programmes spécifiques (1993-95, 2001, 2017). L'habitation Anse Latouche (celle du zoo de la Martinique !) est documentée par une campagne de sondages en 1994, tandis que la même année un mémoire de maîtrise portant sur le patrimoine industriel des Trois Îlets inaugurait une série d'autres travaux d'étudiants. Des sondages, des fouilles et des études des architectures en élévation livrent la connaissance de la très belle habitation Crève-Cœur près de Ste-Anne, de 2004 à 2008. De 2010 à 2012, un diagnostic et un suivi archéologique précèdent la mise en valeur projetée de l'habitation Fond Moulin, une usine hydraulique située au-delà du bout de la route de la côte nord (nous pourrions l'appeler l'usine « du bout du monde »). Des sondages joints à l'analyse du bâti sont pratiqués de 2011 à 2015 sur le lieu de l'habitation Pécol à Basse-Pointe. En 2016 est fouillé à l'habitation Dizac, au Diamant, un dépotoir des restes alimentaires laissés par les esclaves du lieu, une opération véritablement singulière dans l'univers de l'archéologie des mondes industriels.

Dans un souci de compaction absolue, nous n'avons pas indiqué les noms des responsables d'opérations, qu'ils nous en tiennent pas rigueur. L'impression générale que dégage cette brève revue de quatre décennies de recherches est tout de même une effervescence – qui ne s'est pas démentie depuis les débuts – des équipes nombreuses autour de ces thématiques, tant dans une logique préventive que programmée, ou de prospection. L'archéologie des mondes industriels a trouvé dans cette île un laboratoire d'investigations pilotes usant d'un arsenal de moyens d'approche, de l'étude du paysage à la fouille en excavation, en passant par l'auscultation de l'enfou sans doute plus qu'en aucune autre région de France. La perspective reste néanmoins ouverte aux historiens des techniques qui voudront bien affiner la recherche sur les énergies du feu (la machine à vapeur !) et de l'eau dont les restes – des perles patrimoniales – nous sont jusqu'ici présentés à travers une incroyable indigence documentaire.

⁶ La maison-mère était à Tirlemont en Belgique